

## **Titre, *Drinkwater !* : la citoyenneté de l'art**

**Auteur, Paul Ardenne**

'Orta DrinkWater', Gli Ori Italy 2005. Essays by Angela Vettese, Gabi Scardi, Paul Ardenne, ISBN 88-7336-169-2

À l'occasion de la Journée mondiale de l'eau 2005 (le 22 mars dernier), la revue française *Le Monde diplomatique* ouvrait dans ces termes un dossier consacré aux actuels enjeux de la gestion de l'« or bleu » : « Sur la planète, pouvait-on y lire, environ 1,4 milliard de personnes sont privées d'eau potable, alors que d'autres la gaspillent. L'agriculture intensive conduit à une consommation incontrôlée et à une pollution sans précédent. Au lieu de promouvoir de nouveaux modes de vie, les gouvernements des pays riches se lancent dans des projets pharaoniques, tels les transferts massifs d'eau entre le Canada et les Etats-Unis. Si quelques multinationales n'hésitent pas à s'approprier les nappes phréatiques, elles rencontrent des résistances : au Kerala, en Inde, où les femmes se battent contre Coca-Cola, qui assèche leurs puits, mais aussi dans plusieurs municipalités françaises, qui rapatrient les services dans le giron public. Face à cette opposition, les grands groupes mondiaux manœuvrent pour garder la haute main sur l'eau.<sup>1</sup> »

La question de l'eau envisagée comme ressource raréfiée, périssable et convoitée, tel est justement l'objet de *Drinkwater !* Opération de caractère « artistique » que celle-ci, certes, mais aussi de plus large spectre, à l'instar de nombre d'autres réalisations de Lucy et Jorge Orta, ses promoteurs. Avec *Drinkwater !*, en effet, les Orta entendent faire plus que simplement « esthétiser » une réalité problématique. Leur propos, aussi bien, vise la prise de conscience, l'action concrète, l'incitation au respect écologique. Tous les critères d'un art adulte, en phase avec son temps et impliqué dans les grands débats de l'époque, en un mot *citoyen*.

### *Une esthétique fonctionnelle*

*Drinkwater !*, précisément ? Le titre retenu par Lucy et Jorge Orta, d'abord. Celui-ci, faut-il le préciser, n'a pas été choisi au hasard : il est la traduction en anglais, langue devenue universelle, de « Bevilacqua », le nom du lieu accueillant l'exposition, établie dans les locaux vénitiens de la Fondazione Bevilacqua La Masa. L'exposition proprement dite, ensuite : dès l'accueil, le spectateur passant les portes de cette dernière se voit confronté à un dispositif complexe, et plutôt insolite — une unité industrielle de filtrage de l'eau. Cette eau, c'est celle du canal situé à proximité du bâtiment de la fondation, pompée là dans un premier temps, purifiée ensuite, embouteillée enfin. La suite de l'exposition, déclinant pareillement le thème de l'eau et de sa consommation, met ce même spectateur au contact de divers matériels, tous en rapport avec la question de la distribution et de l'accès à l'eau potable. On y trouve ainsi des tricycles motorisés, des chariots aménagés, divers kits personnels de filtration, des vêtements aussi, spécifiquement créés par les artistes, adaptés pour la circonstance à la morphologie du porteur ou au transport du précieux liquide.

En dépit de ses apparences formelles, très suggestives, l'exposition ne s'arrête pas là. Elle comprend encore un volet « actif », reposant à parts égales sur l'implication directe et sur la participation. Envisagée par les artistes comme proposition plastique

---

<sup>1</sup> *Le Monde diplomatique*, mars 2005, p. 16.

mais aussi comme événement, l'opération *Drinkwater !* se continue d'abord à Venise même, hors les murs de la fondation Bevilacqua, expansion territoriale appelée ultérieurement à gagner l'au-delà des frontières de la Sérénissime et à se déployer *urbi et orbi*. En ville même, notamment, ce sont des distributions d'eau potable ou de documents divers en rapport avec la thématique retenue, plus la tenue d'un forum ouvert à des spécialistes des problèmes de l'eau. Hors de la ville, à venir, différentes opérations de gestion locale de l'eau confiées à des tiers, spécialistes de l'action humanitaire ou résidents. Conçus pour servir au filtrage, au transport, à la distribution et à la consommation de l'eau, les objets divers exposés à la Fondazione Bevilacqua sont moins voués à l'ornement ou à l'animation temporaire que foncièrement *usefull*, utiles. « Designés » pour remplir une fonction qualifiée, ils sont aussi appelés à être reproduits et utilisés à d'autres reprises, dans d'autres circonstances et en d'autres lieux. Objets du genre prototypes, ne demandant qu'à être multipliés et déclinés en un matériel appelé à l'occasion à servir, dupliqué non à des fins ostentatoires ou commerciales mais bien d'abord matérielles. Jusqu'à cette éventualité, programmée par les artistes eux-mêmes, qui en assument tout le possible : leur propre dépossession, l'« œuvre » continuant sa route dans le monde réel sans que les artistes, bientôt, aient encore prise sur son usage factuel. Où vérifier que le « prolongement » de l'exposition — sa nature *in progress* — n'est pas seulement factuel, ou simplement phénoménal. Acquérant une valeur cognitive, il se constitue comme un au-delà de l'esthétique pure, et comme son dépassement par la pratique. La croissance de l'œuvre dans l'espace et dans le temps, ici, prend valeur didactique.

#### *Impliquer sensible et conscience*

*Drink Water !*, l'intitulé de l'exposition, entend bien prendre des airs de recommandation, plus que d'injonction. « Bois de l'eau ! » ? Au premier degré, une telle invite consiste à boire de l'eau purifiée à Venise même, une eau soutirée de cette Lagune Vénète ne passant pas pour être un modèle de salubrité et de pureté environnementale. L'invite à boire, tout autant, a pour objet de faire réfléchir le « buveur » aux problèmes divers affectant une ressource essentielle à la vie humaine, de sa pollution à sa rareté croissante, ainsi qu'aux moyens de les combattre. Par extension, à nous remettre en tête les nombreuses questions aujourd'hui afférentes à la gestion de l'eau, factuelle (la surconsommation) mais aussi des plus politique qui soit (le mal-partage) sitôt qu'on en envisage la nature à l'échelle planétaire.

La vie réclame-t-elle l'eau pour s'accomplir ? Cette eau, pour autant, n'est ni indéfiniment disponible, ni équitablement partagée ou redistribuée. À la période euphorique du second après-guerre, qui veut croire en une disponibilité et en des ressources infinies, ont fait suite les terribles constats des années 1980-1990 : l'eau, comme le charbon, comme le pétrole, n'est ni surabondante ni renouvelable, elle aussi génère des cas de pénurie, de hausse de coût, de privation locale, de quasi confiscation par les puissances impérialistes, à travers leurs multinationales ou leurs filiales régionales (à elles seules, par exemples, Veolia, Saur et Suez-Lyonnaise des eaux, les trois « Françaises de l'eau », contrôlent à ce jour 40 % des réseaux mondiaux de distribution d'eau potable). Sans oublier les maladies liées à la dégradation biologique de l'eau potable, dont la diarrhée, responsable chaque année de dizaines de milliers de morts. Non que les États ne se mobilisent, leur action en faveur d'une répartition équitable et des économies d'eau demeure toutefois insuffisante : « Voilà cinq ans que la communauté internationale a pris l'engagement de réduire par deux d'ici 2015 la proportion de personnes privées d'eau potable (Sommet du Millénaire, 2000) », relève ainsi une dépêche AFP datée de l'hiver 2005, « au Sommet de la Terre de 2003, cet engagement a même été étendu aux

populations sans assainissement, mais sans prévoir les financements correspondants. Pire: l'aide stagne. Selon l'OCDE, l'aide publique à l'eau a fondu de 2,7 milliards de dollars en 1997 à 1,4 milliard en 2002. Elle s'est stabilisée depuis, mais reste loin des enjeux. »

*Drinkwater !*, au regard de cette situation, ne constitue pas un cri d'alarme : la situation est connue. L'engagement, pour la circonstance, ne prétend pas à la nouveauté mais bien d'abord à l'*opportunité*. Une telle opération représente, plutôt, une contribution, une réactivation de l'action, un engagement, mené celui-là, avec les moyens propres de l'art. Moyens, cette fois, qui n'en passent pas par la fiction (qu'on se souvienne par exemple de films tels que *Ganashatru* de Satyajit Ray, dès 1989, ou encore, plus récemment, de *Yaaba*, d'Idrissa Ouedraogo, montrant des communautés pauvres aux prises avec la contamination de zones aquifères ou avec le manque d'eau potable) mais par l'implication concrète. L'art n'est pas forcément un idéalisme, un territoire de l'imaginaire, on peut aussi le concevoir autrement, comme un agent d'information, à titre de média critique porteur d'une symbolique à vocation utilitaire, et comme un *geste*, aussi bien : l'artiste comme celui dont le geste, cette fois, n'offre plus de la « forme », ou plus *seulement* de la « forme » mais bien de la matière, par le biais d'une action rejoignant dans le cas de *Drinkwater !* le champ global de l'action humanitaire, par elle consolidée et raffermie en conscience. Du problème planétaire qu'est aujourd'hui la question de l'eau potable, problème, on l'a dit, crucial en termes de ressources (en diminution, ou inégalement distribuées) comme de gestion (mainmise de sociétés transnationales sur les réseaux distributeurs), *Drinkwater !* prend acte sur le mode de la mobilisation active. De ce problème lancinant, il s'agit, d'une part, de fournir une *illustration* tangible et tous azimuts, de nature à alerter ; d'autre part, d'inciter à sa correction par l'implication personnelle et motivée attendue du spectateur. Incitation à l'activisme éclairé et concret, en quelque sorte, « étendue » par sa manière bien à elle de frapper le sensible comme l'intelligible.

#### *L'opérationnalité contextuelle*

L'intérêt notoire de cette proposition, au-delà de son être artistique (mais aussi, tout autant, grâce à lui), réside dans son statut de proximité, de co-présence à nos préoccupations humanitaires du moment. En précisant que *Drinkwater !* ne fait pas que « signifier » l'actuel problème de l'eau sur un mode militant, ou dénonciateur. L'œuvre en soi, encore et surtout, est un média.

Agir avec succès au registre médiatique, on le pressent, voilà qui présuppose un dispositif d'action débordant le seul usage de la représentation et du spectacle. Lucy et Jorge Orta, sur ce point, appliquent de nouveau avec *Drinkwater !* ce qui est leur « label » aujourd'hui bien connu : la mobilisation collective d'acteurs extérieurs au système de l'art. Des acteurs dont la compétence est sollicitée à des fins chaque fois spécifiques, corrélées ici à la notion d'urgence. Chimistes, industriels de la filtration d'eau, designers, économistes et autres théoriciens de la cause écologique, de la sorte, ont été mis à contribution dès avant le montage de l'exposition vénitienne. L'« œuvre », ici, est un tout, de l'ordre du continuum. Elle intègre aussi bien le prélude que représente la préparation de l'exposition — en particulier le travail de design des différents éléments exposés, travail effectué sous la direction des artistes entre Paris, Londres, Eindhoven et Trévise, et qu'ont accompagné discussions et séminaires de réflexion — que les éléments échappant à l'exposition proprement dite, des séquences de distribution d'eau ou de bouteilles spécifiques dans Venise au forum proprement dit, des discussions avec le consommateur lambda jusqu'à celles préparant, hors Venise même, les futures opérations relais de *Drinkwater !*.

Processuel, le temps d'une telle œuvre est moins celui de son exposition que celui de sa fonctionnalité potentielle. Quant à l'investissement artistique même des Orta, il se révèle projectif. Analogiquement, ce dernier n'est pas sans lien avec le particulier rapport au temps que commande le principe du développement durable, qui engage l'avenir en le liant indéfectiblement au présent, contre la logique de la consommation. L'œuvre comme évocation, comme métaphore, oui. Comme vecteur d'efficacité concrète, oui aussi. Comme durée incarnée, oui encore. *Drinkwater !*, à dessein, se tient dans ce périmètre élargi où l'art cesse d'être un dispositif uniquement esthétique et se fait « contextuel ». Nourrie au premier chef par la réalité, indexée aux faits et gestes du monde, étalonnée sur l'actualité, bref, *présente à l'ordre des choses*, toute création « contextuelle » s'interdit l'autonomie. L'artiste n'est pas hors du monde. Pas plus n'est-il un spectateur du cours des choses. Il siège au contraire à l'épicentre du chaudron, acteur et « opérateur » de prise de conscience. Ses armes ? Non la mise en scène simulatrice ou l'expression solipsiste d'un point de vue personnel mais, plus efficacement, l'engagement raisonné et responsable. Pour le dire comme Lucy et Jorge Orta, une poétisation de la vie vécue, approchée selon le modèle de la catalyse, dans leur cas réglée par le sentiment de l'utilité (l'art doit servir) et de l'urgence (l'action, c'est maintenant).

### *Une politique*

Enfin, la question *politique*. Il serait vain d'affirmer, sur ce point, la parfaite innocuité d'une opération telle que *Drinkwater !*, en particulier sa totale et entière neutralité. Avec *Drinkwater !*, Lucy et Jorge Orta, assurément, ne signent pas de manifeste, pas plus qu'ils ne se font prosélytes au bénéfice de telle ou telle chapelle. Leur démarche, pour autant, n'en est pas moins « politique » au sens premier du terme, en ce qu'elle s'attache bel et bien au règlement d'un problème social, renvoyant au gouvernement général, gouvernement de la *polis* puis, par extension, de la planète même, à l'heure de cette *polis* mondialisée devenue notre cadre d'existence. Platon déjà, dans ses *Lois*, arguait de l'eau qu'elle était un cadeau de la nature, un bien en conséquence collectif. Comme telle, sa gestion ne pouvait être administrée que démocratiquement, en tenant les intérêts privés à distance <sup>2</sup>. *Drinkwater !*, en écho à cette appréciation, n'est pas sans rappeler cette donne démocratique : l'eau est un bien précieux que la nature a donné à l'humanité en partage, à charge pour l'homme civilisé d'en répartir les bienfaits au bénéfice autant qu'à l'avantage de tous.

*Drinkwater !*, nonobstant sa formulation artistique, rejoint ainsi à sa manière particulière le combat pour « l'eau pour tous » engagé depuis les années 1990, notamment dans le cadre altermondialiste et les forums sociaux ayant émaillé depuis quinze ans la lutte contre le néolibéralisme et ses velléités de privatisation globale des structures ou des ressources publiques. S'il n'est pas question pour les Orta, ici, d'en appeler comme Attac à la création d'une taxe mondiale pour le développement de l'aide à l'accès de l'eau potable <sup>3</sup>, du moins ne sera-t-il pas dit que le champ de l'art

---

<sup>2</sup> Platon, *Les Lois*, livre VIII : « Quiconque détruira volontairement chez autrui l'eau de source ou de citerne, soit en la droquant, l'arrêtant dans des fosses ou la volant, sa victime le citera devant les astynomes [magistrats] en déclarant par écrit le montant du dommage. Celui qui sera convaincu de torts causés par des drogues, devra non seulement payer l'amende, mais en outre purifier les sources de l'eau ou la citerne en se conformant aux règles formulées impérativement, pour cette purification » (Paris, Les Belles Lettres, 1976).

<sup>3</sup> « Les ONG (organisations non gouvernementales) comme Attac prônent une taxe mondiale, susceptible d'assurer le financement du développement.

aura laissé passer une occasion de servir, sur ce point précis, la cause du peuple. *Drinkwater !*, en cela, est une œuvre réaliste, ancrée dans la lignée des créations activistes humanistes. Ce réalisme, qui force le respect, a de surcroît les vertus d'un poème, d'une déclinaison symbolique forte, inspirée, n'évoquant au fond rien d'autre que la vie : le combat pour la conserver ; l'harassant travail de préservation de soi et de ses biens premiers que l'homme doit consentir pour demeurer en harmonie avec une nature dont il participe *ad vitam æternam*, que le fait plaise ou non. Autant dire, dans ce cas, le poème opportun, sensible et intelligible à la fois, contant l'histoire de l'homme en voie de retrouver le sens de la matière vivante, et, de concert, son propre sens, en une puissante correspondance. *Drinkwater !*, un art citoyen, doublé un art tout court.

---

Un tout petit pas dans cette direction a été fait en France avec l'adoption en janvier d'une loi autorisant les collectivités locales, syndicats et agences de l'eau à affecter jusqu'à 1% des redevances sur l'eau à l'aide au développement (...). Si tous les organismes de distribution d'eau l'adoptent, le « 1% eau » pourrait financer pour 120 millions d'euros de projets dans le tiers monde, estime le Programme Solidarité Eau, qui anime une des trois Conférences organisées par l'Unesco du 22 au 25 mars autour de l'eau et de l'Afrique » (dépêche AFP, mars 2005).